

Introduction

Le temps d'une décennie (2000-2010), le nombre de migrants est passé au niveau mondial de 150 à 240 millions (OIM 2010, p. XIX). Dans ce vaste déploiement, l'Asie s'affirme de plus en plus comme un carrefour migratoire majeur.¹ En 2005, elle rassemblait ainsi en son périmètre 28 % du total mondial des migrants internationaux et 22,1 millions des 86 millions de travailleurs migrants (Asis *et al.* 2010). En Asie et depuis l'Asie, de nouvelles migrations de travail émergent depuis la décennie 1970, d'abord mises en mouvements par la demande en main d'œuvre dans les pays du Golfe au moment des chocs pétroliers, alors que l'afflux des pétrodollars sonnait le départ de gigantesques travaux d'infrastructure à travers la région. Elles se sont accrues, en condition de globalisation économique et financière, avec l'apparition de nouvelles centralités et de nouvelles marges économiques en Asie du Sud, de l'Est et du Sud-Est : entre les villes et les campagnes et entre les pays, d'abord ; puis, avec la montée des néolibéralismes et sous l'effet de nouvelles formes d'ingénierie politico-territoriale, entre des territoires plus ou moins immédiatement soumis aux nouvelles dynamiques d'accumulation flexible du capital – zones franches, « triangles de croissance », zones de libre-échange, etc. (Ong 2000 et 2006). Dans cette configuration, l'Asie du Sud-Est s'impose comme un pôle de grande émigration. Ainsi, 8 millions de Philippins travaillaient à l'étranger en 2008, soit 10 % de la population nationale (Castles et Miller 2009, p. 140), plaçant le pays en tête des exportateurs

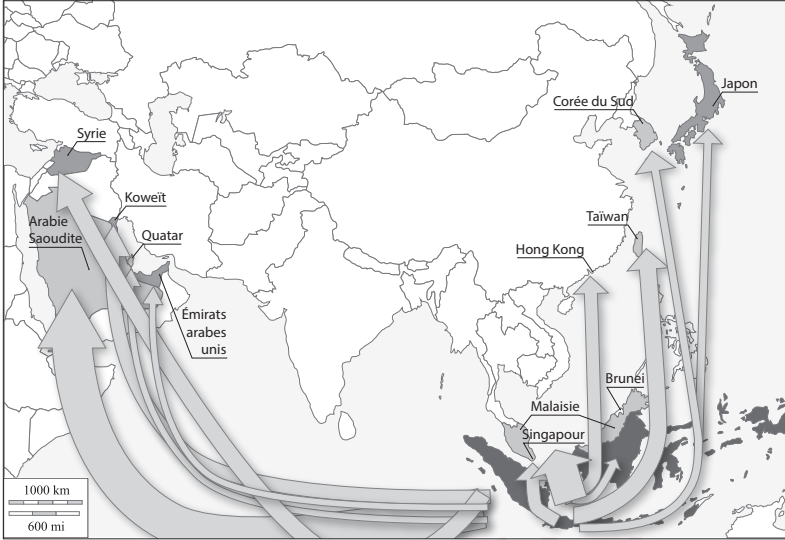
1 Conformément à son poids démographique, quoique dans des proportions encore faibles en valeur relative.

de main d'œuvre devant le Mexique (Asis et Piper 2008), tandis que 6,5 millions d'Indonésiens (sur une population totale de 237 millions au dernier recensement de 2010) sont aujourd'hui officiellement employés hors du pays, répartis pour l'essentiel entre une quinzaine de destinations.

La dispersion transnationale de l'économie productive depuis les années 1960, la libéralisation progressive et inégale des économies nationales en Asie du Sud-Est et leur engagement dans des modèles de croissance différenciés ont favorisé l'émergence d'une division régionale du travail, liée pour l'essentiel aux processus de dissémination globale du capital productif. En même temps qu'émergeait la *global factory* (Grunwald et Flamm 1985), à mesure aussi que les géographies productives s'« archipelisaient » (Veltz 1993, 1996 et 1997) et que la sphère domestique, dans certains pays, entraînait dans l'orbite des rapports capitalistes et se transnationalisait, s'inscrivant ainsi dans les rapports de la « chaîne globale du care » (Hochschild 2000, Ehrenreich et Hochschild 2004), des circuits de migration de travail intra-régionale de plus en plus divers et enchevêtrés sont apparus. Des travailleurs surnuméraires, inemployables sur des marchés du travail largement informalisés, dans des périphéries économiques, ont convergé vers les pôles d'investissement régionaux, vers les centres urbains et les pays à forte croissance économique produisant de nouvelles formes de travail globalisé. Des marchés du travail transnationaux se sont constitués, de plus en plus étroitement intégrés, de plus en plus institutionnalisés, au croisement entre les phénomènes de transnationalisation du capital et de la main d'œuvre.

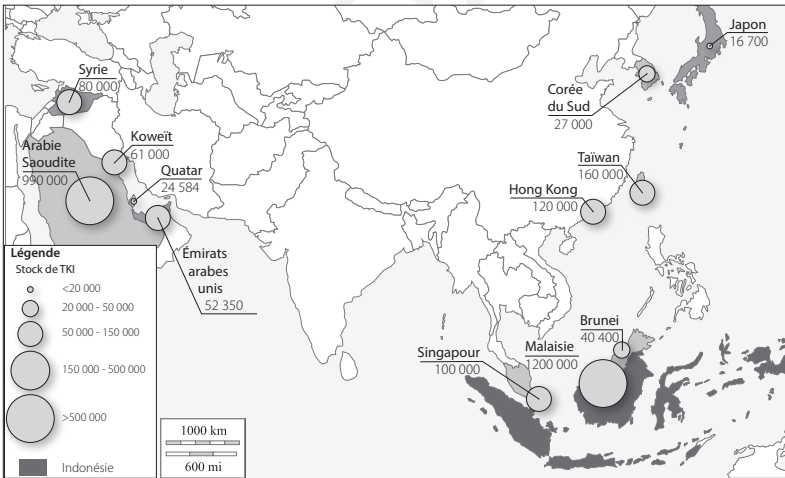
Face à ces réorganisations économiques, conjointement à la nouvelle division régionale du travail, une répartition inégale des flux migratoires se fait jour dans la région.

À cet égard on peut distinguer les pays par leur situation au regard des flux migratoires entre des pays exportateurs de main d'œuvre, des pays importateurs *et* exportateurs, et des pays pour l'essentiel importateurs. Indonésie et Philippines s'imposent comme les premiers exportateurs, suivis aujourd'hui par le Vietnam, plus récemment entré dans le jeu régional, mais aussi le Myanmar ou le Cambodge. La Thaïlande et, dans une moindre mesure, la Malaisie (grande importatrice mais qui exporte moins), importent et exportent de la main d'œuvre. De nombreux Thaïlandais travaillent à Singapour ou en Malaisie, tandis que les Birmans irriguent les marchés du travail thaïlandais. La Malaisie fait figure de plaque tournante : premier importateur asiatique de main d'œuvre en valeur absolue, le pays accueille des flux considérables de migrants issus d'Asie du Sud-Est, mais aussi d'Asie du Sud ; le décompte très incertain des migrants irréguliers porte à considérer (en estimation basse) le stock total de travailleurs étrangers à 3 millions ou davantage,



http://d-maps.com/carte.php?num_cai=55&lang=fr

Carte 1. Principales destinations des migrants TKI



http://d-maps.com/carte.php?num_cai=55&lang=fr

Carte 2. Contingents de travailleurs indonésiens officiellement placés par pays pour 2010

rapporté à une population active occupée de 12 millions en 2010², soit un peu plus d'un quart. Le bassin de recrutement asiatique comprend l'Indonésie, voisine et première pourvoyeuse de main d'œuvre, les Philippines, le Vietnam, la Thaïlande, le Myanmar, le Cambodge et le Laos et, au-delà, le Bangladesh, l'Inde, le Népal, le Sri Lanka et, dans une moindre mesure, le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan et le Pakistan. Dans le même temps, la Malaisie exporte des travailleurs qualifiés ou semi-qualifiés vers certains pays de l'Est asiatique, essentiellement le Japon et Taïwan, vers les pays du Golfe et, surtout, vers Singapour.³ Enfin, Singapour, dont l'économie est tournée vers les activités de pointe dans les secteurs de l'industrie et des services, est hyper-dépendante de la main d'œuvre migrante, dans une métropole où la population active occupée est aujourd'hui composée à 36 % de travailleurs étrangers (Kaur 2010, p. 9), situant ainsi le pays *devant* la Malaisie quant au stock relatif de travailleurs migrants.

En Indonésie la situation socio-démographique et économique rend désirable l'horizon migratoire – politiquement mais aussi pour les migrants – parce qu'il répond à la pression économique et sociale dans les campagnes et au risque politique lié au sous-emploi et au maintien de franges importantes des populations dans de basses-eaux économiques, sous l'effet d'un désajustement durable entre la démographie et le volume des marchés du travail officiels. Depuis les années 1970, une industrie migratoire de plus en plus étroitement pilotée par l'État a vu le jour qui pousse aujourd'hui à une mobilité de plus en plus forte de la main d'œuvre indonésienne vers un éventail croissant de pays recruteurs.⁴ Ces flux migratoires se caractérisent par la forte domination d'emplois peu ou pas qualifiés occupés en migration, dans les secteurs des services – et particulièrement le secteur du travail domestique –, de l'industrie, du bâtiment et de l'agriculture. Ils sont aussi marqués par une féminisation croissante des circulations (entre 70 et 80 % des migrants recensés seraient aujourd'hui des femmes) et une forte politisation de la question migratoire, conformes en cela au modèle des « nouvelles migrations internationales » (Castles et Miller 2009, p. 10-11), et par la constitution progressive d'une industrie migratoire puissante et profondément capillarisée dans les appareils d'État. Ainsi se forment les migrations de la « force de travail indonésienne » – *tenaga*

2 Department of Statistics Malaysia, « Labour Force Survey Report, Malaysia, 2011 », p. 21.

3 Beaucoup de travailleurs malaisiens, à Singapour, vivent à la frontière et font quotidiennement la navette.

4 En 2010, les pays recruteurs majeurs étaient, par ordre d'importance : Malaisie, Arabie Saoudite, Taïwan, Hong Kong, Singapour, Syrie, Koweït, Émirats arabes unis, Brunei, Qatar, Corée du Sud, Japon.

kerja Indonesia (TKI) –, que nous appellerons par commodité de langage migrations TKI⁵. Ainsi aussi se forment les configurations régionales d'un travail globalisé composé à l'intersection de besoins sociaux, politiques et économiques locaux, régionaux et globalisés.

Migrations TKI et transnationalismes

En 2010 on décomptait, en estimation basse, 2 millions de travailleurs migrants indonésiens en Malaisie contre une centaine de milliers de femmes migrantes indonésiennes à Singapour, occupées dans le secteur du travail domestique. Ces migrations réinvestissent d'anciennes routes maritimes qui ont survécu aux destins coloniaux et au morcellement de la région entre les États-nations, au moment des indépendances. Alors que ces routes étaient liées auparavant aux aires de mobilités traditionnelles de populations réparties sur les deux rives du détroit de Malacca, elles se sont progressivement transformées au moment où le repli des espaces dans les États-nations politisait la question de la souveraineté territoriale et de la citoyenneté, dans les trois pays, et où la mise en place des économies politiques nationales conduisait à les réinvestir pour pérenniser les flux de main d'œuvre dans la région.

Dès les années 1970, en effet, la croissance économique rapide et la rupture du lien avec les anciennes sources d'immigration chinoise et indienne, liée à la déliquescence de l'Empire britannique, mettent les marchés du travail sous contrainte en Malaisie et à Singapour. Progressivement les deux pays vont alors solliciter l'afflux d'une main d'œuvre migrante. La montée en gamme des économies au sein de la « nouvelle division internationale du travail » (Fröbel *et al.* 1982), largement suscitée par l'implantation d'entreprises multinationales, se heurte au manque de main d'œuvre qualifiée, au plan local, et conduit à l'internationalisation du recrutement de professionnels qualifiés et très qualifiés, surtout à Singapour. D'un autre côté la promotion volontariste par les deux gouvernements de classes moyennes vouées à constituer des clientèles politiques (Ong 1999a) dépeuple les segments les plus disqualifiés des marchés du travail et suscite une forte demande en main d'œuvre peu ou pas qualifiée. Enfin, les stratégies d'inscription dans l'« économie d'archipel » s'appuient à l'époque sur la mise en avant d'une compétitivité largement indexée sur les coûts du travail et se

5 Terme contesté parce qu'il réduit par métonymie les migrants à leur force de travail, mais qui a largement imprégné le langage courant et qui permet d'insister sur la spécificité de ces flux migratoires.

combinent à la réticence idéologique des gouvernements, dans les deux pays, à mettre en place des systèmes publics de redistribution et de protection sociale. Se forme alors une demande en main d'œuvre bon marché, dans quasiment tous les secteurs des économies nationales : industrie et services, dans les deux pays, agriculture et plantations pour la Malaisie.

En Indonésie, l'État se préoccupe des migrations transnationales dès les années 1970, au moment d'élaborer le premier plan quinquennal (Tirtosudarmo 1999). Les migrations TKI, dont le volume va croissant, ne partent pas de rien cependant : elles héritent d'une longue histoire de déplacements de masse dans l'archipel, organisés par la puissance publique, initiés à l'époque coloniale et reconduits à l'indépendance. L'étroitesse des marchés du travail officiels et un très fort taux de sous-emploi, associés à l'existence de routes migratoires anciennes et au différentiel de revenus entre les trois pays, créent les conditions de la mise en mouvement des populations dans l'archipel.

Dans les trois pays, cependant, ces migrations nourrissent des débats internes et des conflits bilatéraux, aujourd'hui portés à incandescence en Indonésie et en Malaisie et, dans une moindre mesure, à Singapour. Parce qu'elles interrogent la nature de la citoyenneté et les fondements de la souveraineté, elles posent la question de la légitimité des États et interrogent le rapport du gouvernement au corps politique. De ce point de vue, aussi parce que la dépendance des États à l'égard de ces flux de main d'œuvre est de plus en plus forte, les migrations se constituent comme problème politique à la fois sur le plan domestique et entre les trois pays.

Elles vont alors faire l'objet d'un tissage institutionnel de plus en plus serré qui vise à les réguler et donne lieu à l'émergence d'une industrie migratoire de plus en plus importante où se noue une répartition des tâches entre le public et le privé. À mesure qu'ils croissent en volume, les flux économiques « remontants » qui circulent le long des routes migratoires attirent par ailleurs, en particulier en Indonésie et en Malaisie, une nuée d'acteurs plus ou moins officiels, plus ou moins souterrains. Dans un contexte de très forte corruption, ces acteurs maillent un *continuum* autour des migrations TKI où sont mis en regard les appareils gouvernementaux, les entreprises privées et des réseaux souterrains, voire criminalisés. Progressivement se constitue alors un milieu où les formes de coopérations et de concurrences qui se nouent entre les différentes parties prenantes organisent la régulation effective des flux migratoires.

Sur les routes migratoires, les circulations sont ainsi soumises à de fortes contraintes qui réinvestissent et transforment les mobilités traditionnelles entre les deux rives du détroit de Malacca, qui persistaient quasi librement jusqu'aux années 1980 entre la Malaisie et l'Indonésie. Les migrations TKI se

cristallisent ainsi au moment où les migrations indonésiennes vers les pays voisins sont captées par l'industrie migratoire et où les migrants sont requalifiés dans le cadre étroit des migrations temporaires de travail, excluant les migrations d'installation qui avaient prévalu jusqu'alors.⁶ Et les transnationalismes formés par la réitération de ces mobilités de travail donnent lieu à des expérimentations politiques dans l'extension extraterritoriale de l'autorité étatique.

Se consolident ainsi des espaces transnationaux singuliers : d'une part, parce qu'ils sont liés à l'organisation d'une industrie migratoire portant sur le placement transnational des travailleurs, spécifique en son ampleur à ces nouvelles migrations asiatiques. D'autre part, parce qu'ils relèvent de la projection transnationale des appareils d'État, qui laissent entrevoir, selon les termes de Saskia Sassen (2006), de nouvelles configurations du rapport entre autorité politique, droit et territoire. Enfin, parce qu'ils recouvrent d'anciennes routes migratoires, reconfigurées par la montée de ces nouvelles circulations.

S'intéresser aux migrations TKI permet alors plusieurs choses, par-delà l'intérêt intrinsèque de ces phénomènes régionaux.

Ces migrations répondent à des reconfigurations sociales, économiques et politiques intimement liées à la réorganisation globale du capital productif. Elles offrent de ce point de vue une perspective ethnographique sur les processus de globalisation contemporains, qui autorise une approche « ancrée » (Glaser et Strauss 2010) de dynamiques trop souvent traitées à partir d'une représentation surplombante, dépourvue d'ancrages empiriques (Tsing 2005). Parler de globalisation, dans une perspective sociologique, demande à pouvoir en pister les effets dans le concret des pratiques.

Ces flux circulatoires permettent aussi de densifier l'analyse des nouvelles migrations internationales et l'étude des transnationalismes. À cet égard, les expérimentations politiques transnationales sont du plus grand intérêt et s'insèrent plus largement dans l'étude des nouvelles formes d'ingénierie politico-territoriale qui travaillent à l'accommodation et à la captation de la plus-value à l'intérieur des nouvelles formes d'accumulation transnationale du capital.

Ces migrations permettent aussi d'aborder « par la frange » les communautés sociales et politiques, à partir d'une ethnographie des « frictions » (Tsing 2005) entre le mobile et le sédentaire (Tarrus 1992, Tarrus et Missooui 2000), dans les espaces d'origine et sur les lieux de migration. Ces points de tensions mettent en lumière les qualités sociales des différentes localités reliées par ces transnationalismes émergents, sous un jour inédit.

6 Sur les migrations indonésiennes en Malaisie à l'époque coloniale, voir par exemple Bahrin 1967a, 1967b, Hussin 2004, Vlieland 1949.

Le transnational éclaire le local, et la variation des points de vue situés ouvre à une description polyvoque du transnational, qui rend compte de l'aspect perspectiviste des expériences qui s'y déploient.

Enfin, de proche en proche, en situant les expériences individuelles dans leurs contextes sociaux et sociétaux on peut proposer une approche exigeante des effets de contexte qui permet de conjuguer une perspective microsociologique sur des situations « ancrées » et une approche pragmatique des effets de structure.

Pour une approche ethnographique des parcours migratoires...

Sur les routes migratoires et dans les espaces « conjonctifs » qui agencent les populations et les marchés du travail sur un plan transnational, se composent des parcours migrants, individuels et collectifs, qui ne sauraient être réduits à ces effets de structure. Très souvent, l'étude des migrations TKI achoppe pourtant sur cette dimension microsociale du phénomène.⁷ Les approches oscillent entre des perspectives macrosociales, qui visent à dégager l'économie politique des circulations de travail et d'autres analyses, plus microsociales, qui buttent sur des formulations réductrices de l'individu social, dans un abord sociologique peu sensible aux approches qualitatives ou dans des cadres d'interprétation plus proches de la science économique.

Certains travaux relèvent de la recherche appliquée et examinent les politiques publiques ou l'intersection migration-développement.⁸ Beaucoup d'enquêtes se rejoignent autour d'un certain réductionnisme quantitatif et dans l'absence de véritable abord qualitatif. Si ces approches permettent effectivement de dégager des morphologies circulatoires – quoique souvent sommaires – elles les rabattent régulièrement sur des téléologies socio-historiques rebattues⁹ et sur des unités conceptuelles souvent faiblement interrogées ; les expériences migratoires restent largement inexploitées. Or, si se pose alors un problème proprement scientifique cela soulève aussi des questions éthiques quand, ce faisant, la recherche contribue à invisibiliser ces voix subalternes et participe à recouvrir des expériences

7 Voir par exemple les articles de synthèse suivants : Asis et Piper 2008, Goss et Lindquist 2000.

8 Pour un compte rendu plus large sur cette problématique voir : Faist 2008. Et pour une approche spécifique à la région : Piper 2009.

9 Les théories de la migration regorgent de modèles historiques, qui reproduisent sous l'une ou l'autre forme des visions téléologiques de l'histoire ou du développement. Pensons notamment aux modèles de la transition migratoire, ou de l'économie duale.

déjà largement marginalisées dans l'ordre dominant des visibilitées, en Indonésie comme sur les lieux de migration.

L'approche ethnographique permet au contraire de rendre justice à la puissance d'action des individus, des communautés locales et des collectifs en migration. Elle va ainsi à l'encontre de son effacement par des postulats structurels trop rigides ou de son épuisement dans la figure d'un *homo œconomicus* calculateur. Certes, dans l'écheveau des collaborations entre les appareils d'État, les entreprises privées et les réseaux souterrains apparaissent des situations de grande contrainte où les individus vivent des épreuves de violence et de domination : camps de rétention en Malaisie, centres de rassemblement et de « consolidation logistique » de la main d'œuvre en Indonésie, confrontation aux appareils administratifs dans les trois pays mais aussi espaces de travail en migration se combinent et dessinent le plus souvent des expériences qui portent jusqu'au climax les épreuves de marginalité. Reste que les situations les plus contraintes laissent apparaître, toujours, des individus susceptibles d'action.

L'ethnographie permet non seulement de cartographier des pratiques minoritaires peu visibles, résistances microscopiques qui parfois surgissent au grand jour ; elle permet aussi de capter ces expériences de l'intérieur, du point de vue des migrants. Or le point de vue *emic* (Pike 1967), pour peu qu'on se garde de le réduire à ses déterminants positionnels, génère des panoramas complexes où la valeur des expériences vacille et se fait incertaine.

Surtout, ces expériences sont translocales par nature. Des subjectivités et des résistances persistent dans des conditions où elles semblaient impensables (et où elles restent, de fait, largement impensées). Ce déplacement permet de porter un regard différent sur les circulations migratoires et sur les espaces transnationaux ; il montre, certes, des expériences de grande souffrance voire des moments de perte de soi et des lésions psychiques parfois irréversibles. Mais il donne aussi à voir la naissance et la consolidation de pratiques individuelles et collectives qui travaillent à desserrer les appareils de contrôle organisés par les États, l'industrie migratoire et les réseaux souterrains de la migration. À Kuala Lumpur et à Singapour on témoigne ainsi de l'existence de pratiques de ville propres aux migrants, qui doublent et troublent les définitions hégémoniques de l'urbain dans son rapport au territoire national, à la citoyenneté et à la souveraineté.

L'approche proposée a donc pour ambition de croiser des effets de structuration qui empruntent souvent à des dynamiques sociales et économiques de large ampleur et les dynamiques microsociales de pratiques individuelles et collectives, dans une perspective qui reconnaît la capacité de l'être social

à s'affirmer comme *acteur*. La conception de notre appareil méthodologique¹⁰ est tributaire de cette volonté d'articuler les échelles d'analyse et de concevoir des pratiques qui opèrent certes sous des faisceaux de contraintes mais qui laissent entrevoir l'affirmation de sujets dans l'action.

... dans un contexte élargi

Si nous avons bien organisé la méthodologie autour d'une approche ethnographique, encore faut-il préciser qu'il s'est agi d'une ethnographie « multi-site » (Falzon 2009*a*). Les terrains ont en effet été pensés pour maximiser les effets de connaissance produits par les allers-retours entre les sites de l'enquête : il s'agissait de se mettre en position de réinvestir, en chaque endroit, les observations conduites ailleurs en mobilisant, à chaque fois, les effets de connaissance produits dans les différents contextes de manière à varier les points de vue et les échelles d'observation sur chacun des terrains (Desjeux 2004). L'enquête a été répartie comme suit : six mois en 2007 à Banyu Putih¹¹, un village javanais, puis trois mois à l'automne 2008, avant d'effectuer un terrain de deux mois à Singapour (seul terrain qui n'a pas pu être répété pour des raisons financières). Quatre mois ont ensuite été passés à Kuala Lumpur, avant un retour à Banyu Putih pour un dernier mois et demi. En 2009, nous avons fait un dernier retour à Kuala Lumpur pour assister notamment aux élections présidentielles indonésiennes depuis l'ambassade, où les migrants participaient au vote.

Sur les trois sites, l'enquête a été portée en plusieurs lieux. Au village, évidemment, où il s'agissait surtout de saisir les transformations à l'œuvre au sein du collectif villageois. Aux fins de nos préoccupations toutes les situations étaient intéressantes : les migrants, de retour ou avant leur départ, définitivement réinstallés ou en transit ; les sédentaires aussi, par choix ou par le fait de leur marginalisation dans l'ordre transnational ; enfin, les familles demeurées au pays. Dans les deux métropoles nous souhaitons suivre les migrants au quotidien, en circulant le long de chaînes d'interconnaissance. À Kuala Lumpur et Singapour on a combiné l'accompagnement des migrants dans leurs pratiques urbaines avec des terrains au sein d'ONG : dans deux refuges pour femmes migrantes qui s'occupent de travailleuses victimes d'abus de différents ordres ; au sein aussi d'organismes spécialisés dans la formation des travailleurs où nous avons observé différentes séances d'enseignement.

10 On trouvera une synthèse méthodologique en annexe.

11 Le nom du village, comme tous les noms propres par la suite, a été modifié.

À Singapour et en Malaisie on a donc noué des contacts, pour l'essentiel, avec deux types de populations : des migrants suffisamment pourvus en ressources et en compétences pour échapper à l'enfermement sur le lieu de travail. Des femmes, souvent en grande souffrance, dans les deux refuges. Cela laisse dans l'ombre la majorité des migrants, ceux qui sont invisibles dans l'espace public sans toujours subir pour autant les mêmes agressions que les femmes recueillies dans les lieux d'accueil. Ces populations-là, on a pu les rencontrer à Banyu Putih et accéder ainsi, quoique à travers la médiation temporelle du retour, à ces expériences.

Pour reconstituer les carrières de migrants l'approche ethnographique a été couplée à des « récits de pratique » (Bertaux 2005) conduits essentiellement auprès d'acteurs avec lesquels nous avons noué des relations au long cours. Ces récits pouvaient ainsi être mis en regard des éléments d'observations et des discussions informelles tenues dans le cadre ethnographique, qui avaient permis de recueillir des fragments narratifs dans des contextes moins contraints que la relation d'entretien.

Des entretiens non structurés ont également été menés avec des acteurs des différentes ONG dans les trois pays, qui nous ont permis notamment de constater les différences de conception entre eux et les migrants à propos des épreuves circulatoires. Ces discussions ont été l'occasion de recueillir aussi d'autres types d'informations sur les contextes nationaux, sur les cadres juridiques, les pratiques administratives, l'industrie migratoire et les constructions politiques de la question migratoire dans les trois pays.

Enfin, des questionnaires ont été passés à Banyu Putih et dans le centre d'accueil à Singapour : sans prétendre à la représentativité, il s'agissait de donner plus de poids à certaines hypothèses.

Par ailleurs il faut sans doute évoquer un instant la sur-représentation des femmes dans les entretiens malaisiens. Sans insister sur la situation singapourienne où, on le verra, seules les femmes indonésiennes sont autorisées à travailler, une remarque s'impose : cette inégalité est le signe d'une réticence plus grande des hommes à se livrer, en migration. C'est pourquoi la pratique ethnographique s'est appuyée davantage sur les femmes, qui acceptaient plus volontiers et plus rapidement notre présence. Cela contraste avec la situation au village où ce rapport s'inversait. Conçues comme un indice, ces différences ont permis d'éclairer les modulations des rapports de genre à travers l'espace.

Le travail documentaire a été pensé de manière à éclairer des dynamiques sociales, politiques et économiques de plus large amplitude, en tirant leçons de « l'étude de cas élargie » (Burawoy 2003). Il s'agissait, au fond, de mailler les matériaux ethnographiques dans des chaînes de

causalité plus longues. Ce travail d'articulation visait, pour les trois pays, à faire l'histoire des mouvements migratoires en reconstituant des chaînes événementielles et les conditions d'émergence, dans les trois pays, de la question migratoire. Il portait aussi sur les formes contemporaines de structuration du phénomène migratoire, reconstituées en identifiant l'ensemble des acteurs impliqués dans et autour de l'industrie de la migration ainsi que leurs relations, en analysant les discours concurrents et les controverses à l'œuvre autour de ces nouveaux phénomènes circulatoires, et en éclairant l'économie politique qui met en rapport sur le plan transnational des conditions sociales, économiques et culturelles, en Indonésie et dans les pays de migration. Il a été réalisé par la constitution et l'analyse d'un corpus documentaire qui rassemble, entre autres choses, des archives de presse, des discours politiques, des textes juridiques, des commentaires postés en ligne dans des espaces variés, et des données de cadrage quantitatives.

Au même titre que la méthode, la construction du texte répond au souci de tenir ensemble une approche large des phénomènes migratoires et l'approche ethnographique des expériences migratoires. Dans ce cadre, la première partie visera à poser certains repères conceptuels, nécessaires au déroulement de l'analyse : nous proposerons un cadre théorique largement inspiré des approches pragmatistes, qui permet de lier effets de structure et ethnographie des carrières migratoires, en insistant particulièrement sur la dimension spatiale.

La seconde partie sera consacrée à l'analyse des transnationalismes et des espaces transnationaux. Nous prendrons le temps de procéder à une description fine des effets sociaux des nouvelles migrations de travail, à Banyu Putih (chapitre iv). Nous nous attacherons ensuite à disséquer les rouages des dispositifs migratoires qui organisent le placement des travailleurs (chapitre v), puis à décrire les routes migratoires qui relient Java à Singapour et Kuala Lumpur (chapitre vi). Avant de proposer une vue d'ensemble des espaces transnationaux qui lient les trois pays (chapitre viii), nous décrirons les épreuves urbaines vécues par les travailleurs en migration (chapitre vii).

La troisième partie sera l'occasion d'aborder les expériences de circulation par le biais des carrières et des épreuves en migration. Le premier chapitre (chapitre ix) abordera la construction sociale du sens de la migration. Il sera temps alors de traiter la question décisive de l'organisation transnationale des formes de domination et des modes de résistance caractéristiques des épreuves migratoire (chapitre x). Nous concluons en dégagant les effets de la migration sur les expériences, individuelles et collectives, en mettant en évidence l'apparition de manières différenciées d'*habiter* le transnational (chapitre xi).



Carte 3. Indonésie, Malaisie, Singapour et principaux lieux mentionnés dans le texte